

d'animaux favorables et de fertilisants nutritifs, afin que nous puissions agrandir la superficieensemencée avec nos grains et celle de nos terres. L'autre aspect de la chimie agricole peut être considérée comme étant la suppression de l'accroissement des parasites, des insectes et des maladies qui s'attaquent à nos récoltes et à nos animaux.

De sorte que, en deux mots, c'est là le concept de ce qu'a été la science agricole et ce que, vous en conviendrez tous, j'en suis sûr, elle devrait être.

Je ne voudrais pas que les recherches sur les parasitocides soient faites au détriment de l'éducation. Ce serait insensé. Nous devons poursuivre notre formation. Une découverte n'a aucun sens si on ne sait pas d'abord où elle peut servir. L'enfourir au fond d'un laboratoire n'a pas la même efficacité que si on en fait usage. Nous devons continuer l'éducation de nos jeunes afin qu'ils puissent tirer parti de tous les perfectionnements modernes qui leur sont transmis.

Nous devons maintenir et conserver notre sol afin de travailler dans l'intérêt de la terre plutôt que dans l'intérêt du moment. Dans le passé, nous avons été larges et généreux lorsqu'il s'agissait de la terre et nous avons gaspillé notre substance pour des avantages immédiats. Je crois que tout cela a grandement changé au cours des vingt dernières années. Nous nous apercevons aujourd'hui que les cultivateurs ont davantage le souci de la conservation. Nous les voyons pratiquer le labour en travers de la pente et se servir de cultures protectrices contre les vents et ainsi de suite. Je considère que nous avons fait un magnifique travail au cours des 100 dernières années, et qu'en Amérique du Nord les résultats l'ont prouvé. Mais je ne voudrais pas qu'une seule branche de la science soit mise en évidence au détriment de l'autre. Ce serait fatal si nous agissions ainsi. Ai-je répondu à votre question?

M. OTTO: Oui, en effet. Je recommande fortement la distribution de cet article. C'est un excellent opuscule.

M. WHITE-STEVENSON: Je vous remercie.

M. RYNARD: Monsieur le président, je me sens un peu mal à l'aise, assis ici à entendre cette théorie. Nous avons un investigateur scientifique en agriculture, d'un côté, qui désire produire de plus en plus de nourriture, et d'autre part, des hommes de ma profession, la science médicale, qui enraient tant d'épidémies, ou du moins tentent de les enrayer, afin de prolonger la durée de la vie humaine. Avec ces deux intentions qui se rencontrent, nous voilà sûrement avec une table à deux pattes qui va s'écrouler quelque part. En effet, si nous continuons d'augmenter la quantité d'aliments que nous produisons et la puissance de la science médicale afin que les gens puissent vivre plus longtemps, avec plus de naissances viables, il ne reste qu'une conclusion à laquelle nous puissions en arriver.

Alors, l'argument n'est certainement pas complet lorsque nous disons que nous devons produire sur des superficies sans cesse plus grandes, si nous ne nous occupons pas d'abord de l'envers de la médaille. Je me sens de plus en plus mal à l'aise, à mesure que j'entends davantage cette théorie, de penser qu'avec une production alimentaire accrue, nous aurons de plus en plus de monde à nourrir. Où en arriverons-nous avec nos 6 milliards de population et avec ce taux d'accroissement?

M. ENNS: Je ne resterais pas longtemps mal à l'aise. Les faits sont là et M. White-Stevens a dit qu'ils sont appuyés sur des documents. Ce sont des choses excitantes de nos jours. C'est merveilleux de penser aux progrès de la connaissance aujourd'hui. Grâce à nos méthodes de travail, il y a des améliorations formidables.

M. RYNARD: Allons-nous être obligés de nous traiter à coups de bâtons quand nous sommes si près l'un de l'autre?

M. ENNS: Monsieur le président, je crois que nous nous écartons du motif de notre réunion de ce matin.